



HAL
open science

Urbanités hybrides: nouveaux savoirs et savoir-faire

Patrizia Laudati

► **To cite this version:**

Patrizia Laudati. Urbanités hybrides: nouveaux savoirs et savoir-faire. Cristina Bogdan, Béatrice Fleury et Jacques Walter. Patrimoine, création, culture: à l'intersection des dispositifs et des publics., L'Harmattan, pp.157-169, 2016, 978-2-343-08057-4. hal-01811757

HAL Id: hal-01811757

<https://hal.science/hal-01811757>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Urbanités hybrides : nouveaux savoirs et savoir-faire.

Patrizia LAUDATI

*Laboratoire DeVisu, UVHC Université de Valenciennes et du
Hainaut Cambrésis*

1. Introduction

A l'instar des *Cultural Studies* et dans un courant poststructuraliste, certains objets d'étude, comme l'urbain, se prêtent de manière évidente à une approche transversale, voire transdisciplinaire, pour une meilleure compréhension des entités qui les composent. Ce type d'approche livre l'urbain à une pluralité sémantique et fait ainsi éclater les limites entre disciplines dites de spécialité.

Notre réflexion se déroule alors autour d'un objet de recherche, la ville d'aujourd'hui : un objet hybride, point de rencontre de plusieurs entités (ontologiques, techniques, spatiales, temporelles, fonctionnelles, sociales, sémantiques, numériques, ...) dont la compréhension globale nécessite de se situer à l'intersection de plusieurs disciplines issues à la fois des sciences dures et des sciences humaines et sociales (architecture, ingénierie urbaine, géographie, anthropologie, sociologie, communication, sémiotique, etc.). L'articulation entre trois champs disciplinaires en particulier (ingénierie urbaine, informatique et sciences de l'information et de la communication) nous semble d'autant plus fondamentale que les espaces urbains, en transformation permanente, se trouvent aujourd'hui à devoir intégrer des artefacts communicationnels (Agostinelli, 2003), des nouveaux dispositifs sociotechniques, (terminaux mobiles, informatique ubiquitaire, mobilier urbain intelligent, etc.) avec des conséquences inévitables à la fois sur les modalités de perception, d'appropriation ainsi que sur les façons de vivre ensemble et sur les pratiques d'usage de ces mêmes espaces. De nouvelles formes d'urbanités voient alors le jour ; de nouvelles formes de vie sociale et culturelle apparaissent dans ces espaces en évolution : les *urbanités hybrides* ou *urbanités digitales*, pour

paraphraser le concept d'humanités digitales (Le Deuff, 2014) recontextualisées dans l'espace urbain.

Nous proposons une analyse de la dynamique en œuvre des espaces urbains, territoires d'ancrage et de stabilisation des nouvelles formes de socialité induites par les technologies de l'information. L'objet de recherche est donc le pivot d'une réflexion épistémologique sur les intersections entre les SIC et d'autres disciplines s'intéressant à la ville comme espace de vie, d'échanges, de médiation, à la fois en termes techniques et sémantiques. Nous essayons de répondre à un certain nombre de questions : comment l'intégration des nouveaux dispositifs numériques modifie-t-elle l'expérience sensible de l'utilisateur dans l'espace urbain ? Comment analyser cet objet hybride (la ville) pour la penser ou repenser à partir des pratiques de ses utilisateurs ? Les nouveaux dispositifs sociotechniques deviennent alors non seulement un outil de médiation entre l'utilisateur et l'espace vécu, mais aussi un outil de médiation entre différentes catégories d'acteurs -décideurs, concepteurs et utilisateurs- car repenser l'analyse à partir des usages permet de repenser la conception et d'orienter la prise de décisions.

Les savoirs disciplinaires renvoient aux savoirs opérationnels. Comment alors réarticuler et transmettre ces savoirs pour que les savoir-faire soient en adéquation avec les transformations en œuvre des urbanités hybrides ? Des pistes sont esquissées sur les impacts que cette nouvelle façon de repenser l'espace a sur la façon de le construire.

2. Urbanités hybrides

Plutôt que de parler d'urbain, nous préférons parler d'*urbanité*, en faisant référence aux expériences sensibles que l'individu a de et dans les espaces urbains. L'urbanité est ce qu'Augustin Berque (Berque, 1995 : 452-453) définit comme l'essence même des villes, « *cette composition plus générale où les entités spatiales et les entités sociales entrent en résonance* ». Le

terme urbanité renvoie au concept de *convivance*, c'est-à-dire à la capacité de l'individu à circuler entre des mondes culturels divergents, à créer des liens avec l'espace et avec autrui, la capacité à savoir-vivre ensemble, à co-habiter dans un cadre donné. Alors, nous ne considérons pas seulement la matérialité de la ville, mais aussi les modes de vie, le sens, ou plutôt la pluralité de sens auxquels les formes urbaines renvoient. Et c'est en considérant cette pluralité de sens, ce polymorphisme et cette polysémie de la ville, que nous parlons plutôt d'*urbanités*, au pluriel, et non pas d'une urbanité unique et objective. Les formes de ces urbanités sont à la fois :

- les formes de la ville, les *formes matérielles* de son architecture, qui correspondent à la construction physique de l'espace urbain selon des codes et des langages propres à l'époque de leur construction, (à la fois les éléments bâtis -édifices- et les éléments non bâtis -espaces publics, rues, places, etc-).

- et les *formes immatérielles*, correspondant au reflet de la culture des habitants, de leurs modes de vie, de la mémoire individuelle et collective, du sens même dont les habitants chargent les lieux, à partir d'une sélection induite du passé » (Laudati, 2014 : 180).

La mise en relation entre ces deux typologies de formes, par l'individu, s'opère au travers de la médiation, c'est-à-dire par un processus symbolique d'instauration d'une relation entre le monde du récepteur et les formes de la ville. Ce processus de médiation passe par l'appropriation de celles-ci : une appropriation qui est à la fois cognitive, culturelle, sociale, sémantique, fonctionnelle, etc., et qui alimente la mémoire individuelle et collective, en nourrissant le sens dont les individus chargent les lieux. Aujourd'hui, par l'introduction des technologies de l'information et de la communication (TIC), les espaces urbains se diluent, se redessinent et se connectent dans un espace virtuel. De plus en plus la ville est cartographiée : elle est numérisée, en totalité ou partiellement, changeant la donne de son accessibilité et l'expérience sensible que

les usagers en ont. Des nouveaux dispositifs de repérage spatial apparaissent : bornes interactives, plans ou cartes numérisées aux arrêts d'autobus, applications de géoréférenciation, applications pour les Smartphones, réalité augmentée...

La culture de l'urbain subit une hybridation entre la matérialité de l'espace physique bien délimité et l'immatérialité de l'espace infini des possibles : de nouvelles formes d'urbanités voient le jour, qui s'accompagnent de l'apparition de nouvelles formes de vie sociale et culturelle. Le terme urbanités s'enrichit d'un nouvel adjectif et les urbanités deviennent ainsi des *urbanités hybrides*.

3. Formes patrimoniales et TIC

A partir des définitions précédentes, nous développons par la suite une réflexion épistémologique sur le statut de(s) l'urbanité(s) -suite à l'intégration des TIC- et sur le positionnement du chercheur lors de la construction des savoirs autour d'un objet aussi complexe qu'est la ville. Cette réflexion permet de fixer un certain nombre de jalons, voire d'axiomes.

La question de fond, beaucoup plus complexe, est celle du maintien de l'*identité* des formes d'urbanités, malgré l'évolution de celles-ci vers des formes hybrides, pour que tout un chacun puisse continuer à s'identifier et à s'appropriier les espaces urbains, sans perte de repères. Comment maintenir cette ipséité (Ricoeur, 1990), sans la réduire à la simple mémoire, dans une logique d'évolution et de transformation, sans qu'il y ait de fracture identitaire ? Comment ne pas figer les caractères identitaires d'une ville, mais les intégrer dans un mouvement dynamique qui prenne en compte la dimension diachronique et les temporalités de l'urbanité ?

Si nous considérons les évolutions des espaces urbains, non pas d'un point de vue architectural et urbain, mais bien du point de vue des publics et des usages, alors il faut s'intéresser au sensible, aux relations que les publics entretiennent avec leurs espaces de vie, à partir de la perception de ceux-ci. Il s'agit avant tout d'une

perception visuelle et kinesthésique -il est plus simple de parler d'expression, de formes visibles, matérielles- sans pour autant exclure les autres dimensions sensibles de l'expérience urbaine -le contenu, les significations, le sens- ; même si pour un professionnel parler, par exemple, d'ambiances olfactives, reste encore du domaine de l'immatériel.

L'affirmation identitaire passe par une mise en valeur patrimoniale et paysagère. Les formes d'urbanités, matérielles et immatérielles, sont des formes patrimoniales. Pour Jean Davallon (Davallon, 1999), le patrimoine a une dimension historique et symbolique. Ce qui définit le statut d'un objet patrimonial, c'est le fait que du passé prend place dans le présent, en tant que passé. C'est-à-dire qu'il y a une matérialité du passé. Les formes matérielles et immatérielles de la ville sont porteuses du sens du passé. Alois Riegl (Riegl, 1984) introduit la notion de catégories de valeurs ; selon ces catégories, quand les objets urbains basculent du monde de l'utilité ordinaire, c'est-à-dire de la contemporanéité, dans la dimension de la mémoire, alors ces objets acquièrent le statut de patrimoine. Françoise Choay (Choay, 1999) définit le patrimoine comme une accumulation continue d'une diversité d'objets, issus des travaux de tous les savoir-faire humain. Ces définitions mettent en exergue qu'il y a une dimension historique des formes d'urbanités (elles sont les traces du passé), une dimension symbolique (elles sont porteuses de sens), mais aussi une dimension liée à la transmission de ces formes aux générations futures.

Nous postulons alors trois conditions séquentielles :

- Les formes patrimoniales urbaines, qu'elles soient matérielles ou immatérielles, évoluent et cette évolution est due en grande partie, aujourd'hui, aux TIC ;
- L'intégration des TIC modifie notre perception de l'urbanité ;
- Ces nouvelles façons de saisir l'urbanité, à leur tour, ont un impact sur les pratiques d'usages.

4. Nouveaux savoirs : repenser l'urbanité

Au vue des trois postulats, nous essayons d'explorer les orientations conceptuelles possibles d'un nouveau paradigme émergeant sur l'urbanité. Comment construire les nouveaux savoirs autour d'un objet de recherche dynamique (les urbanités hybrides), voire de formes patrimoniales complexes en continuelle évolution ? Comment rendre compte des temporalités des objets de recherche ?

Tout d'abord nous nous interrogeons sur l'intégration des TIC aux formes patrimoniales. Selon une logique d'acteurs, cette intégration se décline à deux niveaux :

- selon un point de vue concepteurs, les TIC sont intégrées en tant qu'outil d'aide à la conception et/ou à la représentation des projets architecturaux et urbains (BIM, CAO...);

- selon un point de vue usagers, les TIC sont intégrées en tant qu'outils d'aide à la compréhension et à l'appropriation des formes patrimoniales ; appropriation cognitive, fonctionnelle et affective (géolocalisation, maquettes 3D, réalité augmentée, bornes interactives...).

Nous avons affirmé que les formes patrimoniales évoluent : on est passé d'une *culture de la cité* avec des formes et des limites clairement définis (les remparts, la dichotomie ville-campagne, urbain-rural, ...) à une *culture de l'urbain* diffus (Secchi, 2010), où les limites ne sont plus aisément définies. Avoir une culture de la cité signifie percevoir une identité urbaine, des formes et des morphologies clairement identifiables, reconnaissables et dont on « maîtrise » les limites. Dans une ville avec une identité forte (Paris, Rome, Amsterdam,...), l'expérience de l'urbain est une expérience individuelle et/ou collective singulière, personnelle. L'individu se sent enraciné à un lieu (de façon temporaire -touriste- ou permanente -habitant-); l'espace est pourvu de sens (Schulz, 1997). Nous sommes dans une logique de proximité spatiale et temporelle. Passer à une culture de l'urbain, signifie abandonner les certitudes des formes « maîtrisables » et adhérer à une logique de ville ouverte, sans limites, où il est difficile de s'enraciner de

manière permanente. Nous sommes ici dans une logique de mobilité, d'identité réticulaire, de nomadisme et d'éloignement à la fois spatial et temporel. Ce glissement du paradigme urbain a démarré lors de la révolution industrielle, au début du siècle dernier, et s'est accéléré avec l'arrivée des TIC. L'urbain est devenu *hyperurbain*, au sens où il y a eu une hybridation de la culture urbaine, où la logique des flux et de la mobilité a remplacé la logique des lieux et des territoires. Les formes des urbanités ont changé aussi : nous sommes passés de la ville continue à la ville discontinue. Ces changements se manifestent à la fois sur le plan de l'expression (les formes matérielles) et sur celui du contenu, des significations (formes immatérielles).

Le deuxième postulat affirme que l'intégration des TIC modifie notre perception de l'urbanité. L'intégration des dispositifs techniques au monde urbain, détermine des changements de perception de ce monde. Comment appréhender ces nouvelles manières de saisir l'espace qui nous entoure ? Comment aborder et comprendre le regard des différents publics ?

Prenons l'exemple de la géolocalisation et imaginons qu'un individu veuille se déplacer du point A au point B d'une ville. Il programme son GPS sur la modalité piéton. Le GPS calculera en quelques fractions de secondes le chemin le plus court (en termes de distance, mais aussi de temps de trajet), sans prendre en compte les points d'intérêts situés en proximité du parcours (sauf demande explicite de l'individu). Si le piéton n'avait pas eu de dispositif d'aide à la géolocalisation, très probablement il aurait choisi un autre parcours, celui passant par un point d'intérêt connu, comme par exemple le centre-ville. Plusieurs études ont montré que le centre-ville a un fort pouvoir symbolique et passer par là est dû à plusieurs raisons : besoin d'éprouver un sentiment de sécurité, nécessité d'avoir des points de repère dans un lieu méconnu, envie de voir du monde, envie de voir tel ou tel monument (en général ceux-ci sont concentrés dans les centres historiques), s'arrêter boire un café (les activités y sont concentrées...).

Les dispositifs sociotechniques influencent les choix du piéton qui, dans ce sens, a une posture de spectateur : il se laisse guider. Si nous continuons notre récit, la posture de l'individu évolue. Le piéton passe devant une cour et il s'arrête ; il pénètre dans la cour et il y découvre un petit café. Il n'est plus simple spectateur, il est acteur. Il commence à discuter avec le propriétaire : leurs voix attirent des passants qui, à leur tour, entrent dans la cour et s'installent au café. Une forme de sociabilité se met en place : « *Something happens because something happens* » (Ghel, 1971). On pourrait décliner ceci à l'infini ; mais ce que nous voulons mettre en évidence c'est qu'à partir d'un choix opéré *via* un dispositif, des nouvelles pratiques de l'espace, individuelles et/ou collectives, peuvent apparaître. L'espace est un lieu pratiqué (De Certeau, 1980 :173) et l'acte de marcher permet à l'individu de s'appropriier l'espace qui l'entoure et de s'ancrer dans un réseau de relations. Dans une logique circulaire, les nouvelles pratiques d'usage ont une influence sur les mutations des espaces (par exemple de plus en plus d'activités peuvent s'y installer à côté du café) et, par là, elles peuvent avoir un impact sur l'image de ces espaces et sur le sens dont ils sont chargés (troisième postulat).

De plus, le choix du parcours par le piéton va déterminer des images différentes de la ville, dues à la perception d'éléments différents rencontrés lors de la déambulation dans l'espace. La question est de savoir ce que le récepteur fait avec ces images. Pour Michel De Certeau (De Certeau, 1980), l'individu redéfinit et (donc) transforme l'espace par son action, il se le réapproprie par l'usage à sa façon ; il réinvente son quotidien.

Ainsi, les changements des formes d'urbanité produisent-ils des nouvelles manières de voir et percevoir la ville (et la manière de la vivre) en chargeant les espaces de nouvelles significations ; ces changements de perception et de sens ont un impact sur les pratiques d'usage. La construction des savoirs sur les urbanités numériques n'est pas seulement une question de méthodologie, mais avant tout une question épistémologique.

Dans la culture de l'urbain, les données urbaines (le style d'un bâtiment, sa fonction, etc.) sont transmises au récepteur, directement par les éléments mêmes de la ville, par le biais d'une perception de type « ici et maintenant » et où l'expérience urbaine est une expérience individuelle ; la médiation a lieu entre deux termes de la relation : la forme perçue et le récepteur. Il s'agit donc d'une médiation biunivoque (Figure 1).

Dans la culture de l'hyperurbain, ou des urbanités hybrides, les données sont, ou peuvent être, partagées *via* le réseau et être accessibles à distance (ailleurs et en d'autres moments). La médiation est médiatisée, elle n'est plus entre l'objet et le sujet ; mais entre la projection de l'objet et des groupes sociaux ne partageant pas forcément les mêmes spatialités ni les mêmes temporalités. Nous allons donc de plus en plus vers une médiation partagée, avec des spatialités et des temporalités propres aux différents acteurs de la médiation.

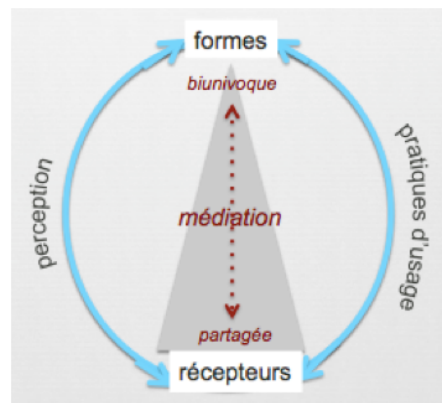


Figure 1 : *Urbanités hybrides et médiation*

Nouveaux savoir-faire : repenser la médiatisation

Un nouveau paradigme de l'urbanité implique une nouvelle façon de penser l'espace urbain. Comment le chercheur peut aider les récepteurs / usagers de la ville à construire, grâce aux dispositifs sociotechniques, leurs savoirs sur le patrimoine matériel et

immatériel dont ils sont à la fois les spectateurs, les acteurs et aujourd'hui aussi les auteurs (dispositifs interactifs par exemple) ? Cela signifie se pencher sur le contenu du message qui veut être transmis *via* les dispositifs aux différents publics, et à la manière dont le message sera transmis.

Comment penser ou repenser le contenu, pour que la perception de l'urbanité soit suffisamment objective pour transmettre des valeurs communes, et suffisamment ouverte pour permettre à tout un chacun de s'approprier l'objet perçu selon ses propres modalités cognitives, fonctionnelles, sémantiques ?

Comment leur apprendre à voir, comprendre et apprécier les valeurs d'urbanité qu'ils sont censés transmettre aux générations futures ?

La réponse à ces questions passe par une meilleure compréhension des changements de perception de la ville de la part des publics.

Notre hypothèse est qu'une connaissance plus fine et multidimensionnelle des urbanités hybrides (dimensions matérielle, sémantique, d'usage, fonctionnelle, affective...) en tant que processus dynamiques et interactifs, permet de dégager les nouvelles modalités perceptives qui sont à la base de nouvelles façons de (re)penser la ville. Cela signifie partir d'une analyse des perceptions et des pratiques, en ayant une approche multidimensionnelle et réellement interdisciplinaire, à la fois théorique et méthodologique, et non pas simplement juxtaposer des théories et des méthodes ; par exemple, croiser des méthodes propres aux SHS avec des méthodes semi-expérimentales propres aux sciences « dures » :

- Passer par les techniques qualitatives des entretiens pour construire le corpus ;
- Effectuer une analyse sémantique du corpus ;
- Coupler cela avec une observation *in situ* pour mesurer l'avant et l'après modification de l'environnement suite à l'intégration du dispositif et étudier les changements de

pratiques induites, en s'inspirant aussi de l'ethnométhodologie et de la praxéologie -au sens de Pierre Bourdieu- (Bourdieu, 1980) ;

- Enfin, échanger avec le monde professionnel pour acquérir le savoir-faire indispensable à rendre opérationnels les éléments théoriques.

5. Conclusions

Un objet de recherche aussi complexe que la ville, ou plutôt la relation que l'individu instaure avec son cadre de vie à travers l'expérience vécue dans les espaces urbains, ne peut être appréhendé qu'en convoquant plusieurs points de vue disciplinaires et différentes approches méthodologiques. La difficulté réside dans le fait que l'urbanité est un objet multidimensionnel dynamique, caractérisé à la fois par ses éléments dénotatifs et connotatifs, par sa matérialité et son essence. Il ne s'agit pas d'un objet figé, mais en continuelle évolution. Avec l'intégration des TIC dans les espaces urbains, des nouveaux paramètres sont à prendre en compte pour la compréhension de l'hybridation de cet objet, tout comme de celle des publics, qu'ils soient spectateurs, acteurs ou auteurs dans le processus de la médiatisation. Nous avons fixé et développé quelques axiomes pour expliciter le processus qui se met en place à partir de la perception des espaces et qui, *via* l'expérience sensible continuellement renouvelée de chaque individu, a un impact direct ou indirect sur ses pratiques d'usage. Nous nous sommes interrogés sur le statut épistémologique de ces nouvelles formes d'urbanités et sur l'évolution du concept de médiation/médiatisation. Nous avons ainsi essayé d'apporter quelques éclairages autour de ces concepts qui impliquent une nouvelle manière non seulement de construire les savoirs, mais aussi les savoir-faire et amènent à s'interroger sur le passage du paradigme cognitif au paradigme actionnel. Pour cela, d'un point de vue méthodologique, nous avons proposé le recours à une approche plurielle et praxéologique.

Bibliographie

AGOSTINELLI, Serge, *Les nouveaux outils de communication des savoirs*, L'Harmattan, Collection "Communication et Civilisation", Paris, 2003.

BERQUE, Augustine, "Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon", *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol.50, n° 2, 1995, pp. 452-454.

BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012.

BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, Paris, 1980.

CHOAY, Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Seuil, 1999.

DAVALLON, Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, L'Harmattan, Collection "Communication", Paris, 1999.

De CERTEAU, Michel, *L'Invention du quotidien*, t. 1, Arts de faire, Gallimard, Paris, 1980.

DERRIDA, Jacques, *L'université sans conditions*, Galilée, Paris, 2001.

FLICHY, Patrice, *L'innovation technique*, La Découverte, Paris, 1995.

GHEL, Jan, *Life between Buildings. Using public spaces*. The Danish architectural press, 1971.

GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, Paris, 1973.

LAUDATI, Patrizia, "Formes de l'architecture : langages, images et pratiques partagés", chapitre pp. 179-199, in P. Lardellier, (Dir.). *Formes en devenir. Approches technologiques, communicationnelles et symboliques*, ISTE éditions, Hermès Science Publishing, Londres, 2014.

LE DEUFF, Olivier, (Dir) *Le temps des humanités digitales*, FYP, Limoges, 2014.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.

RIEGL, Alois, *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse* [Alois Riegl. Trad. de l'allemand par Daniel Wieczorek. Avant-propos de Françoise Choay], Seuil, Paris, 1984.

SCHULZ, Christian-Norberg, *Genius Loci. Paysage, ambiance, architecture*, Mardaga, Bruxelles, 1997.

SECCHI, Bernardo, *Urbanisation sans urbanisme : une histoire de la ville diffuse*, Mardaga, Bruxelles, 2010.

STIEGLER, Bernard, (dir), *Digital Studies. Organologie des savoirs et technologies de la connaissance*, FYP, Limoges, 2014.